

Préface

Dans l'une de ses rares lettres, ma fille Fatima-Zohra me reprocha le silence que j'avais toujours observé pour tout ce qui concernait ma vie. Elle prétendait que, en fait, elle ne me connaissait pas et que l'image qu'elle s'était forgée de moi provenait essentiellement de ses entretiens avec des personnes tierces.

Coupable d'avoir choisi de vivre loin de mes enfants par égoïsme ou par désir excessif d'indépendance, j'ai voulu *soulager ma conscience* en quelque sorte en écrivant ce que ma bouche refusait de prononcer et permettre ainsi à mes enfants de s'approprier une partie de la mémoire paternelle.

Au début était mon enfance.

Une enfance où la télévision, le magnétoscope ou l'ordinateur n'avaient pas droit de cité à Bit Gholam, mon quartier.

Une enfance où, pendant les nuits froides d'hiver à Taza, il n'y avait d'autre moyen de chauffage que le brasero consommant le charbon de bois.

Une enfance où, lors des veillées, à défaut de lecture, ma mère nous racontait les légendes des Branès où Hdidane, l'alouette, le chacal, la cigogne et le hérisson jouaient aux bons et aux méchants.

Une enfance où il fallait supporter l'odeur du pétrole et du brûlis quand mon père nous lisait les histoires des prophètes et qu'il devait approcher la lampe à pétrole fumante du livre.

Une enfance où aller au bain public s'apparentait à une cérémonie religieuse.

Une enfance où l'on se coiffait selon l'humeur du barbier du quartier.

Une enfance où la corvée d'eau, la corvée de pain et la corvée des courses quotidiennes revenaient aux enfants.

Une enfance où l'on mangeait tout ce qui avait l'air comestible et où faire la fine bouche valait des réprimandes sévères.

Une enfance où les rares bandes dessinées étaient lues religieusement.

Une enfance où le livre était aussi rare que le poste de T.S.F. ou le phonographe à manivelle.

Une enfance où il y avait moins de voitures en circulation, moins de jouets et absolument pas d'instruments de musique moderne.

Une enfance où le chant du rossignol, l'appel nocturne de la chouette, le glapissement du renard et les rires des hyènes marquaient les nuits de printemps et d'été à Bit Gholam sous le clair de lune.

Une enfance où le vol des cigognes, des nuées d'hirondelles et des grives noires était à l'origine de joies.

Une enfance où le contact avec la nature était quotidien sur le chemin de l'école.

Une enfance où l'on considérait le cinéma comme la maison des miracles.

Une enfance où l'on attendait le Cirque Amar, le Forain algérien ou le Tour cycliste du Maroc comme des manifestations divines et, donc miraculeuses.

Enfin, une enfance où l'on craignait toutes les personnes adultes en général et l'instituteur en particulier comme son propre père.

Depuis ma tendre enfance, mon esprit saisissait les images de mes parents, de mes sœurs et du fqih. Devenu adulte, mon esprit continue d'être peuplé d'images de ces personnes sur qui j'ai ouvert mes yeux. Ces images, souvent silencieuses et évanescentes, s'étaient mises à parler une fois dans mon exil volontaire au Japon. Les jours ensoleillés et froids d'automne et d'hiver chassent le voile de brume qui cache la silhouette majestueuse du mont Fuji-Yama. La seule vue de la masse conique altière de cette montagne me porte, comme dans un rêve, pour revoir la

